

QUELQUES QUESTIONS À HA CHA YOUN

Bruno Mathon

1. Pourquoi vous intéressez-vous à la forme actuelle de la misère urbaine et aux sans-logis ; est-ce par compassion, par préoccupation sociale, pour d'autres raisons ?

La raison en est personnelle : j'ai vécu en Allemagne et dans quelques villes en France, je suis maintenant à Paris. Une de mes grandes préoccupations est d'être quelque part, de me situer. Il est difficile d'ignorer tous ces gens qui dorment, demandent de l'aide dans des endroits très touristiques.

J'ai interrogé justement des touristes à leur sujet. Certains m'ont dit qu'ils étaient une des images les plus frappantes du « paysage » de Paris : le contraste entre ces gens et l'environnement si élégant, précieux même, est très fort. Ce n'est pas l'aspect misère urbaine qui me préoccupe ici : dans « Sweet home 2 », j'ai photographié dans un endroit précis, au bord du canal Saint-Martin, de véritables installations faites par les S.D.F. d'avril 2005 à août 2006. C'étaient de formidables « installations en plein air ». Dans ces endroits, des gens solitaires vivent sans attache au lieu, dans l'éphémère.

2. Quel est la nature du mouvement qui met en action le processus créateur chez vous ?

Je veux me laisser prendre par chaque moment et y exister le plus complètement possible. C'est cela qui crée le mouvement dans mon travail. Il se transforme, il change d'identité selon le moment et la situation.

3. Les signes de l'accumulation sont-ils un de vos instruments de travail : les mots du dictionnaire, les sacs plastiques, les annonces matrimoniales, etc. ?

Au départ ils servent à effacer mes « préoccupations obstinées », ils reflètent l'agitation qui me donne du temps. Ensuite ils servent à rechercher et à trouver une forme adaptée au langage de l'art. En répétant le même geste, je me donne du temps pour réfléchir, c'est le fruit d'une hésitation, je commence une fois puis je répète l'acte, ainsi j'obtiens certaines réponses. Mais il m'en faut beaucoup pour arriver à une idée solide, à dégager comme je le souhaite ce que je veux et aboutir à un travail fini.

4. Les objets de la vie quotidienne, les matériaux industriels de la quotidienneté figurent souvent dans vos œuvres, les voyez-vous comme de thèmes de la banalité de la vie contemporaine porteur d'une poésie ? Ou sont-ils d'abord porteurs de sens et de formes ?

Une réflexion sur la vie quotidienne à travers l'objet banal de cette quotidienneté n'est pas un thème suffisamment fort pour un artiste, il ne captera pas l'attention du public d'aujourd'hui. L'artiste a besoin d'une cohérence dans son travail, c'est

une chose plus simple que je cherche. Les sacs plastique dès leur apparition ont attiré les artistes, ce sont des matériaux qui offrent d'immenses possibilités de travail, de leur utilisation jusqu'aux conséquences de leur usage pour l'environnement. Je m'approche des choses maintenant à l'heure présente, et je suis consciente de cela. La question est : y a-t-il une autre possibilité de se sentir vivre avec les autres dans ce monde, une autre manière d'être au monde ?

5. Comment concevez-vous, l'idée d'installation, la relation avec le lieu d'exposition, joue-t-il un rôle central ?

C'est un moment capital de la création en effet, c'est le moment où je finalise le travail. L'espace Icare a une double fonction à la fois d'accueil et de galerie ; j'ai donc fait le choix justement de montrer ce travail sur les sans-logis pour que justement les invités aient l'idée qu'ils pourraient habiter pendant mon exposition, ce beau bâtiment qu'on vient de construire.

6. La photo et la vidéo complètent maintenant votre travail d'installation. Est-ce une nécessité due à un besoin nouveau de préciser les contenus de vos œuvres, ou bien un plus poétique – une introduction de la temporalité dans l'œuvre –, ou bien encore la volonté de créer un choc entre l'image mouvante plate et lumineuse par elle-même, et l'objet immobile et volumineux ?

Oui en effet c'est la première fois que la vidéo est aussi présente dans une de mes installations. Mon choix s'est fait sur une cohabitation entre l'espace d'accueil et l'espace galerie comme je l'ai dit précédemment. Depuis que je suis à Paris je n'ai plus d'atelier, je n'ai donc plus d'espace de travail. J'ai donc commencé un travail différent de ce que je présentais auparavant : je sors dans la rue, je ramasse des images que je stocke dans mon ordinateur, sans idée précise quant à leur destination. C'est par l'événement de l'exposition que ces « brouillons de travail » ont pris une forme. Pour moi la vidéo est aussi une installation, évidemment murale, mais installation au même titre que les objets qui seront présentés dans l'exposition.

Paris, septembre 2006

À l'occasion de l'exposition « Balade dans Paris »

Espace Icare, Issy Les Moulineaux, France